Reprendre le fil de sa vie

Avec l'association *Aux Captifs la libération*, Marie-Antoinette aide des femmes, notamment nigérianes, à sortir de la prostitution par l'apprentissage de la couture. Une belle expérience de réinsertion qui se tient chez nos amis *Altercathos* du Dorothy, à Paris !

Par Salomé Blondeau

L'atmosphère de l'atelier couture est joyeuse et studieuse. En entrant, on entend le bruit des machines à coudre, entrecoupé d'échanges entre les élèves et Marie-Antoinette, leur enseignante, alternant le français, l'anglais, et le *bini* (parlé au Nigéria). Les tissus bigarrés s'accumulent dans l'atelier, à l'image de la diversité des histoires des femmes présentes. À voir ces trois femmes, Ellen, Blessing et Grace, coudre si paisiblement, on peine à s'imaginer la violence qui a traversé, et qui traverse encore, leur existence.

La vie ne tient qu'à un fil

Ellen, Blessing et Grace sont originaires du Nigéria. Elles sont accueillies par l'association *Aux Captifs la libération* à Paris, dans le cadre d'un atelier couture de pré-insertion professionnelle, afin de les aider à sortir des réseaux de traite des êtres humains.

Ces trois portraits esquissés sont ceux de centaines d'autres femmes, victimes comme elles de ce commerce humain transnational florissant, qui emprunte bien souvent les routes traditionnelles des migrants clandestins. On a pu constater depuis plusieurs années la prégnance des femmes nigérianes sur le territoire prostitutionnel du bassin parisien. Ceci est la conséquence du « recrutement » mené par de puissants réseaux de traite. Ce nouvel esclavage repose sur une fausse promesse : on fait miroiter à ces femmes des études et du travail en Europe, mais elles se retrouvent en fait sur ses trottoirs. L'eldorado européen promis s'est écroulé comme un château de cartes. Ces femmes, liées par le serment prononcé lors de cérémonies rituelles dites du « juju », sont aussi prisonnières de la dette colossale – jusqu'à 70 000 euros – qu'elles doivent rembourser. Cette emprise psychique, qui s'accompagne parfois de pression sur les familles des victimes, rend le chemin de sortie difficile.

Le travail d'associations comme celui d'*Aux Captifs la libération* apparaît donc crucial pour dessiner le chemin d'une sortie de la prostitution, qui passe par une prise en charge globale des femmes, tant sur le plan de la santé, des démarches administratives, de la formation professionnelle, que du suivi psychologique. *Les Captifs* font le choix d'aller chaque semaine à la rencontre de ces femmes, à l'occasion de maraudes, qui peuvent ensuite se poursuivre par un accueil et un accompagnement des victimes qui pourront entamer un chantier d'insertion.

De fil en aiguille

L'atelier couture a été créé en octobre 2016, à la demande des femmes que l'association rencontrait lors de tournées de rue. Participer à l'atelier constitue évidemment pour les participantes

un élément valorisant dans leur parcours d'insertion, et les bénéfices vont encore bien au-delà. Quand elles évoquent l'atelier couture, toutes les trois s'accordent à dire que leurs débuts n'ont pas été évidents. Pour Marie-Antoinette, ce sont *« simplement des femmes qui veulent apprendre à coudre »*. L'atelier leur demande en effet une grande exigence, en particulier une présence régulière à ce rendez-vous hebdomadaire du jeudi. Certaines ont déjà fait de la couture auparavant, tandis que d'autres débutent, dans tous les cas les progrès sont impressionnants ! *« L'important, c'est d'avoir envie d'apprendre »*.

Les participantes de l'atelier se sont donc habituées à cette exigence, mieux encore, elles la recherchent désormais d'elles-mêmes. Lorsqu'elle fait vérifier son travail, Blessing ne demande plus si *« c'est bien ? »* mais si *« c'est parfait ? »*. Grace, qui participe à l'atelier depuis quelques mois seulement, se rappelle avec émotion que, lors du premier cours qu'elle a suivi, elle pouvait à peine tenir une paire de ciseaux et dessiner des traits au crayon. Difficile de la croire en la voyant aujourd'hui manier son aiguille et son fil avec adresse et précision ! Les progrès des participantes permettent à l'atelier de multiplier les projets. L'année dernière, elles ont cousu un ballon de montgolfière et réalisé un défilé dans la mairie du XVIe arrondissement de Paris. L'une des couturières avait même confié à Marie-Antoinette à l'issue du défilé de l'an dernier : *« Je n'ai jamais été aussi fière de ma vie ! »* Cette année, l'atelier organisera un nouveau défilé, et les couturières travaillent dès à présent au lancement futur d'une marque de vêtements.

Ces femmes qui avaient fini par craindre chaque *« bruit de pas »*, trouvent ici un regard plein de considération, un accueil inconditionnel, un refuge.

Tisser des liens

Une fois les premières difficultés surmontées, la satisfaction de voir les progrès accomplis est au rendez-vous. Dès qu'on évoque leur professeur Marie-Antoinette, les trois femmes ne tarissent pas d'éloges et évoquent spontanément la joie qu'elles éprouvent à coudre. On sent poindre un sentiment de fierté dans leurs voix lorsqu'elles présentent leurs ouvrages. Grace déclare : *« J'aime travailler ici, la couture me rend heureuse. Je suis fière de voir ce que mes mains sont capables de faire. Quand j'étais au Nigéria, jamais je n'aurais pu imaginer que je pourrais créer quelque chose. Avec mes mains, je tressais les cheveux, mais rien de plus. »* Quant à Blessing qui a débuté la couture l'année dernière, elle ne cache pas son enthousiasme. Un large sourire se dessine sur son visage lorsqu'elle confie : *« Je vais à l'atelier pour être heureuse. Quand je m'imagine assise à la machine à coudre, je vois une très belle femme. La couture me donne confiance en moi. »*

Pour ces femmes qui entrevoient désormais un avenir, tous les espoirs sont permis. Ellen a débuté la couture l'année dernière. Dans quelques années, elle aimerait ouvrir un petit magasin dans lequel elle créerait des vêtements à la demande des clients qui lui apporteraient les tissus de leurs choix, comme cela se fait souvent en Afrique : *« J'aimerais créer des vêtements français modernes, à partir de tissus africains traditionnels »*. Blessing partage son ambition : *« Je veux être indépendante. Avec la couture, je pourrai gagner de l'argent tous les mois. Je veux en apprendre plus sur la mode, pour pouvoir créer des vêtements modernes et avoir mon propre magasin »*. Ellen glisse même un conseil aux couturières en herbe : *« Il ne faut pas avoir peur de commencer ! »*

Ces femmes qui avaient fini par craindre chaque *« bruit de pas »*, trouvent ici un regard plein de considération, un accueil inconditionnel, un refuge. Car, finalement, dans cet atelier, ce sont aussi et surtout des liens que l'on tisse, et l'espérance que l'on cultive, celle qui promet *« aux captifs leur libération »* (Luc 4, 18) !

– Qu'est-ce qui signifie apprivoiser ?

– C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens ». ●